De toi à Elle ou les stratégies stylistiques de convivialité ou de déférence dans l'interview journalistique en suédois de l'altesse royale.

par Roger Marmus
Paris IV -Sorbonne / Högskolan de Borås (Suède)
roger.marmus@hb.se

Nous sommes un soir de novembre 2001, la princesse rentre sur le plateau de télévision sous les applaudissements d'un jeune public. On entend en fond sonore une musique exotique et dansante. Elle vient s'asseoir sur un fauteuil tourné vers le public, Kristian Luuk, le journaliste et animateur de l'émission est prêt pour l'interview ; après quelques échanges inaudibles l'entretien peut commencer…Comment s'adresser à la Princesse Victoria de Suède, de son vrai nom Bernadotte, fille de Carl-Gustav XVI et appelée à lui succéder ? Comment faire le moindre commentaire, poser la moindre question à cette jeune femme qui est «de son temps», pour reprendre en partie la devise actuelle de la couronne, adoptée par son père depuis son intronisation[1], sans tomber dans la familiarité mal séante ou, inversement, dans la déférence compassée, analysée comme de la servilité désuète par le spectateur ? On pourrait croire que ce problème relève uniquement d'une branche très minoritaire de l'histoire, au cœur d'une pratique qui se survit : l'étiquette. Nous pensons qu'il n'en est rien, et que le défi qui a été lancé au journaliste prend une part de son intérêt dans la langue, inscrite dans une époque linguistiquement troublée. Car nous sommes dans un pays dont la langue n'a pas fixé les choix définitifs de formes d'adresse, et où, comme le faisait remarquer Christina Bratt Paulston en 1976[2], l'appareil périphrastique et de circonvolutions grammaticales susceptible de les remplacer se révèle particulièrement riche.

Cette interview que nous allons étudier ci-dessus ne peut être confondue avec celle de la famille royale, tout à fait traditionnelle, qui a lieu autour du nouvel an. Les journalistes désignés pour mener cette dernière n'ont, à aucun moment, le loisir d'enfreindre la règle ; bien au contraire, leur rôle est, lors d'un entretien de bon aloi, de confirmer les hiérarchies convenues ; ni le contenu des questions, ni la langue employée ne doivent troubler l'ordre établi.

En revanche, la tâche de Kristian Luuk a consisté à maintenir, une forme de bonne entente apte à convenir aux parties en présence sur le plateau, dans les coulisses, ou derrière les écrans de télévision : une distraction sympathique pour le public, un fort taux d'écoute dû à une image rajeunie et

[1] On peut trouver sur toute les pièces d'une couronne, cette devise : « För Sverige i tiden », soit à peu près : « Pour la Suède, dans le temps»

[2] Bratt Paulston Christina, Language universals and socio-cultural implications in deviant usage: Personal question in swedish, Studia linguistica, Revue de linguistique générale et comparée, nº 29, CWK Gleerup- Lund, 1975, p. 15 : "(…) Swedish is unique in its avoidance of the pronouns of address, extreme in its use of impersonal questions and circumscriptions (…)

prestigieuse pour les producteurs, une aura de qualité et de compétence pour le journaliste, et enfin, pour la princesse, une reconnaissance dans son rôle de prochaine héritière, à la fois consciente des exigences de sa charge et ouverte à la modernité.
Une étude des formes d'adresse dans une interview comme celle-ci doit donc s'apprécier en fonction de toute une évolution de la langue et de la société, en particulier celle qui a eu lieu dans les années 1960-1970. Le rapide rappel des développements sociolinguistiques récents est en effet indispensable pour comprendre les hésitations, les impairs, ou le non-dit de la conversation télévisée. Notre place d'observateur extérieur, qui nous aidera sûrement à relever ce que le natif englobera dans le normal et le spontané, est donc vaine sans une bonne connaissance des évolutions récentes.
Nous voudrions ici mentionner deux événements majeurs de l'histoire de la langue suédoise : l'échec du *ni* suédois (le *vous*) dans le cas de la forme polie d'adresse, et l'étonnante réussite du tutoiement dans l'ensemble des échanges linguistiques depuis la dite « réforme du *tu*» dans les années 60-70.
Selon Perry Ahlgren[3], qui a écrit une thèse remarquée sur le *ni* en Suède, le *vous* suédois de politesse n'a pas pu conquérir la position que le *vos* latin, le *vous* français, le *Sie* allemand, ou le danois *De* ont dans leur langue respective. La réforme avait pourtant été engagée par des linguistes éclairés au début du XIXème siècle. Pour eux, il s'agissait d'en finir avec des pratiques remontant au XIVème siècle, communes à toute l'Europe, de l'emploi du nom, puis du titre -celui-ci à partir du XVIème-, ceci aussi afin d'éviter ce qui est gênant et éprouvant pour l'échange, mais si courant en suédois: la périphrase. Pour information, précisons que le *ni*, provenait probablement de la transformation de *Haven I* (qu'on peut rapprocher de l'anglais *Have you*), cette expression contenant la liaison entre n et I et subissant la troncation de la première syllabe.
La philologie nous apprend par ailleurs qu'en suédois ancien, il n'existait que trois formes d'adresse : le *þu*, réservé à un interlocuteur ; le *it*, pour deux personnes ; et le *i(e)* / *e(r)* lorsque l'on visait un groupe.
Malgré sa généralisation dans les campagnes, il faudra attendre la deuxième moitié du XVIIIème siècle pour voir réapparaître le *ni* d'une manière évidente, en particulier sous l'influence du français. A cette époque, la Suède, sous l'impulsion du très francophile Gustav III impose, dans certains cas, l'équivalent du *vous* français : à l'Académie suédoise, par exemple, créée par ce même monarque, suivant le modèle «continental», on se vouvoie ! C'est alors que le *i* disparaît au profit du *ni*, du titre, ou encore de la troisième personne.
Le *ni*, malgré les bastions que constituent la littérature et la langue administrative, perdra pour sa part du terrain dans les conversations mondaines en raison de sa connotation condescendante. En effet, la pratique s'impose d'utiliser le vouvoiement pour parler à celui que l'on estime comme subalterne, et de n'accepter en retour que la troisième personne *han* (il) ou *hon* (elle), ou / et le titre :

[3] Ahlgren Perry, *Tilltalsordet "ni". Dess semantik och användning i historiskt perspektiv*, Acta universitatis upsaliensis, Uppsala, 1978, p.9

«- Svensson, vous passerez dans mon bureau après votre service !
- L'ingénieur Göransson va-t-il m'annoncer une bonne nouvelle ?»[4]

La difficulté pour celui qui répondait résidait bien entendu dans l'assaut de mémoire et de diligence dont il fallait faire preuve pour connaître la position sociale de son interlocuteur !!
Cette règle pouvait aboutir à des formes ridicules, comme dans un exemple rapporté par le linguiste Wellander :
«Est-ce que Mademoiselle Gustafsson sait où mademoiselle Gustafsson a laissé sa veste, lorsque mademoiselle Gustafsson est partie ?»[5]
C'est d'ailleurs avec un certain amusement que l'on peut revoir les comédies bourgeoises du cinéma suédois d'avant-guerre, où l'usage de l'adresse par le titre demeure la règle, non sans parfois une touche d'autodérision.
Certes, dans les campagnes, le *ni* obtient des succès durant le XIXème siècle, et s'emploie pour les situations de communications familiales : pour interpeller l'un des deux parents, ou pour s'adresser à une personne âgée.
La campagne de réforme du *vous* suédois, connue sous le nom de *ni-reform*, menée jusqu'aux années 1930, sous la houlette de personnalités comme Esaias Tegnér, Wellander, n'a pas abouti. Les tentatives d'imposer l'usage de cette forme d'adresse se sont heurtées aux corporatismes : pour les uns, le *ni* rappelait trop les pratiques «bêtement aristocratiques», pour les autres, il n'était qu'un abâtardissement du *I*, et donc «non suédois», comme on a pu le lire dans une rubrique un rien nationaliste du *Stockholm Figaro* de 1847[6].
A l'exception de l'adresse à la personne étrangère, le bilan de la campagne pour le *ni* reste mitigé.
Aujourd'hui le *ni* semble vouloir renaître dans un contexte tout différent. Une enquête menée au milieu des années 80 par Eva Mårtensson, auprès de lycéens et d'étudiants, a mis en évidence l'apparition chez les jeunes Suédois d'un «nouveau vouvoiement» («Det nya niandet»), dépourvu de connotations péjoratives, en même temps que considéré comme une forme d'adresse relevant de la politesse, et non comme une prise de distance.
L'universitaire suédoise en donnait pour explication :
«Une évolution vers une plus forte concurrence pour obtenir un emploi ou une place dans une formation qui se traduit par une perte du sentiment de solidarité, à laquelle s'ajoute une forte pression sur les jeunes qui les incite à faire bonne impression sur les personnes qui peuvent être influentes quant à leur avenir»[7]
Reprenant en partie les concepts sociolinguistiques de Roger Brown et Albert Gilman, Eva Mårtensson précisait, à propòs de cette «concurrence» et

---

[4] "-Svensson, kan ni komma till mitt rum efter arbetsslut.
- Kommer Civilingeniör Göransson att meddela en god nyhet ?"
-

[5] Wellander Erik, *Tilltalsordet ni*. Cité par Lars-Gunnar Andersson, in *Vi säger så*, Norstedt Ordbok, 2000, p. 7 : " Minns fröken Gustafsson var fröken lade sin väska när fröken Gustafsson gick"

[6] «Dumt aristokratiskt» et «icke Svenskt». Cités par Perry Ahlgren, op.cit., p.53

[7] Mårtensson Eva, *Det nya niandet* (article), Nordlund 10, Institutionen för nordiska språk i Lund, 1986, p. 68 : "Jag antar att utvecklingen mot allt hårdare konkurrens om arbeten och utbildninsplatser har lett till en minskad känsla av solidaritet. Med denna utveckling följer också en starkare press på de unga att göra gott intryck på personer som kan påverka deras chanser."

de cette «pression», que : «Ce sont des facteurs susceptibles d'expliquer le passage du *du* de solidarité vers un *ni* formel»[8].
D'autres interprétations sont avancées. Ainsi, celle de l'universitaire Erik Sandevall qui, notant le même phénomène chez ses étudiants, émet l'hypothèse d'une influence des langues étrangères comme l'allemand et le français. Les échanges linguistiques entre les universités européennes expliqueraient de la sorte que les jeunes étudiants redécouvrent les vertus du vouvoiement dans leur rapport avec le corps enseignant[9].
Malgré cette résurgence, l'échec patent du *ni* est à mettre en rapport avec une réussite, elle, spectaculaire d'un point de vue sociolinguistique : la réforme du *tu*, dite «Du-reform» en suédois, menée dans les années 60 et 70. Cette mutation de la langue, précédant et bouleversant les mentalités, représente un moment clé de l'histoire de la Suède contemporaine. Même si on laisse aux historiens et aux linguistes du futur le soin de déterminer dans quelle mesure cette évolution des pratiques langagières a initié les changements de mentalités, ou inversement, d'expliquer comment ces derniers ont préparé les bouleversements de la langue, force est de constater la domination du *du* dans les échanges communicatifs les plus courants. Cette réforme, qui, à proprement parler, n'en est pas une, puisqu'elle ne correspond à une aucune règle écrite,
s'est largement imposée, gagnant définitivement la bataille symbolique des échanges linguistiques, et ce avec une rapidité surprenante, car, comme l'a fait remarquer le professeur Lars-Gunnar Andersson : «une telle rapidité dans l'entrée en vigueur de changements linguistiques est très rare».[10] La réussite du tutoiement a été telle qu'aujourd'hui encore on en parle comme d'un événement historique essentiel, mieux, comme d'une sorte de point d'ancrage de la suédité. Comme l'a déclaré Eva Mårtensson : «Tous les Suédois connaissent la réforme du *du*, elle fait partie de ces choses dont on peut dire qu'il n'y a rien de plus suédois, comme la confiture d'airelles et le pain croustillant»[11].
On a pris l'habitude de donner comme origine de cet événement les décisions prises en 1967 par un grand commis de l'État suédois en place dans les années 60, le chef du secrétariat d'Etat aux affaires sociales de l'époque : Bror Rexed (1914-2002). Ce dernier avait institué l'usage du *du* entre employés, et ce à quelque échelon hiérarchique que ce soit. D'autres administrations, puis d'autres entreprises ont emboîté le pas vers une normalisation du *du*, faisant de cet usage une pratique d'abord correcte, puis, au fil du temps, naturelle. Plus personne, à l'exception des étrangers, ne s'étonne d'entendre les journalistes interpeller le Premier ministre par le *du*.
Ce pronom s'est imposé donc de façon quasi-universelle, y compris lorsque la consigne est de l'éviter. On peut prendre l'exemple du Parlement suédois

---

[8] Mårtersson Eva *Det nya niandet*, ibid, p.68 : "Det kan vara vara faktorer som styr utvecklingen från det soliderariska *du* mot det formella *ni* "
[9] Sandewall Erik. *Du eller Ni ? Debate contributions*, Lite Nytt, mars 1999.
[10] Andersson Lars-Gunnar, *Vi säger så*, Norstedts ordbok, 2000, p. 8 : "Det är mycket sällan språkliga förändringar springer i väg med sådant fart"
[11] Mårtensson Eva, *När myndigheterna blev du med oss. Om informalisering av det offentliga språket*, Nordlund, Småkrifter från institutionen för nordiska språk i Lund, n°13, 1987, p.27 : "Alla svenskar känner till *du-reformen*. Den är något av det svenskaste som finns, som lingonsylt och knäckebröd"

qui, aujourd'hui, malgré le militantisme de certains pour l'usage du titre, semble tolérer le tutoiement. Une enquête récente montre que certains jeunes députés, bravant les injonctions, emploient le *du* lors des débats en séance publique du Parlement[12]. Ce qui est sans effet d'un point de vue purement technique, puisque les huissiers et les sténographes du *Riksdag* ont pour consigne de gommer ces *du* dans les comptes rendus des débats, à l'exception notable des remerciements que l'on s'accorde avant de se retirer, comme l'a confié Anita Hallberg, sténographe et correctrice au Riksdag, au journal *Göteborgs Posten*.[13]

Le *du* a perdu cette fois-ci la valeur distinctive (au sens bourdieusien de la *distinction*), et il fonctionne, à rebours d'une reconnaissance mutuelle de connivence, comme une forme d'adresse particulièrement neutre.

Nous n'en sommes plus comme dans ces formes d'échanges, particulièrement en vogue dans les cercles universitaires et militaires qui pouvaient exister entre gens du même monde, s'acceptant sur un même pied d'égalité. *Nationalencyclopedin* rapporte[14] cet exemple significatif d'une conversation codée entre étudiants dans la Suède des années 40. Le tout commençait par une présentation respective des titres et diplômes personnels, puis se poursuivait par le tutoiement de complicité qui témoignait d'une appartenance à une même élite:

«- Andersson 43 (le nombre signifiant l'année d'obtention du baccalauréat)
- Pettersson 47 (répondu par l'étudiant cadet).
-Merci à toi !» [15] (qui était la réplique rituelle de l'aîné permettant d'introduire un tutoiement de camaraderie).

Il ne restait plus qu'à lever son verre pour un «Skål» de bienvenue dans la confrérie.

Kristian Luuk, à plusieurs endroits de l'entretien, commet l'impair et se laisse aller à tutoyer la princesse Victoria. La neutralité du *tu* est à ce point si évidente que ces fautes sont restées quasi-inaperçues. Dans l'interview, on peut noter ainsi, suivant notre décompte, pas moins de neuf emplois de la forme *du*. Par deux fois seulement, Kristian Luuk se reprend, et rectifie en employant le titre, comme dans la réplique faisant allusion à ses obligations lors du dîner en l'honneur des lauréats du prix Nobel :

«Mais chaque année tu es heuu…Son Altesse est placée près de professeurs qui en savent beaucoup sur des sujets pointus»[16]

Ces formes spontanées du tutoiement témoignent à n'en pas douter du renouveau de la langue, et il n'est pas insignifiant de noter qu'elles peuvent être en corrélation avec d'autres phénomènes innovants. Dans l'exemple qui suit, le tutoiement intervient après un court silence, dans une répétition de la question qui fait appel à un néologisme : «SMSa», soit le verbe qui signifie le fait d'écrire, d'envoyer ou de recevoir des messages SMS au moyen de son téléphone portable:

---

[12] Språkspalt, *Du och andra fula ord (*Editorial), Sveriges Riksdag, Information & press, daté du 12 décembre 2002, sur site Internet : www2.riksdagen.se

[13] Selon les propos d'Anita Hallberg, sténographe au Parlement suédois, recueillis par Mats Fahlgren, *Göteborgs Posten* du 8 janvier 2003

[14] Voir définition du mot «Titelbortläggning », *Nationalencyclopedin* (nº 18), Bokförlaget Bra Böcker AB, Höganäs, 1995, p. 289

[15] Mot à mot : «Merci, vas- tu avoir !», «Tack, ska du ha !»

[16] Men varje år, du blir…Kronprinsessan blir placerad bredvid professor som kan väldigt mycket om en liten sak

«De qui votre Altesse a- t-elle reçu le dernier SMS ? (silence de 3 secondes)
….Tu SMSes ?»[17] (voir occurrence 37)
Il semble que si, dans la rapidité du dialogue, Kristian Luuk se permet un écart par rapport au protocole, c'est parce que le mot en question, faisant partie du langage «branché», évoque la solidarité entre jeunes. Le journaliste rappelle indirectement le jeune âge de la princesse et les habitudes et intérêts supposés modernes de cette dernière.
Le tutoiement peut également présenter un aspect cocasse,
dans la mesure où il apparaît comme un élément perturbateur, voire provocateur quant au registre de langue. C'est le cas de l'avant-dernière réplique de l'interview, dans laquelle le journaliste sollicite la faveur d'une bise, usant d'abord de la forme d'adresse convenue (*Kronprinsessan* / *Son Altesse*), puis dans le même mouvement, du *du* familier :
«Super cool ! C'est très gentil de la part de Son Altesse d'être venue. Puis-je t'embrasser sur la joue avant que tu partes ?»[18] (voir occurrence 149)
Notons pour la petite histoire que le journaliste s'est levé, et, joignant le geste à la parole, a embrassé la princesse : mouvement doublement significatif, puisque la bise est rare en Suède où c'est la simple accolade qui prédomine dans les gestes rituels physiques d'affection, de bienvenue, de départ, etc…
Il est bien sûr impossible de déterminer la part de spontanéité qu'il y avait dans ces paroles et dans ce geste, mais on ne peut rester insensible à l'effet comique de la coexistence des niveaux de langue dans la même réplique.
L'interview que nous avons transcrite, qui date de la fin novembre dure, d'après nos calculs 17 min et 40 secondes. Son enregistrement sur vidéo qui a servi à notre travail ne présentait aucun signe de coupes.
Par 37 fois, durant l'interview, K. Luuk s'adresse à la Princesse par son titre : c'était à la fois normal et gênant.
Car si nous n'avons noté nulle part une quelconque forme d'ironie dans l'emploi de cette forme d'adresse, on peut en revanche relever une forme discrète d'agacement à l'égard de la langue même qui enferme le locuteur dans le rôle du faire-valoir et sabote toute chance de connivence et de spontanéité. On peut en effet bien comprendre toute l'absurdité de la situation qui n'autorise le tutoiement que d'une manière unilatérale.
Une analyse précise des questions posées par Kristian Luuk nous permet de constater que la stratégie adoptée à l'égard du titre reste tout de même, dans la mesure du possible, celle de l'esquive et de l'échappatoire, en clair celle de l'évitement. Si le *Kronprinssessan* (*Son Altesse*) est abondamment employé, certains signes nous indiquent que le journaliste s'escrime à trouver des formes grammaticales de substitution, moins emphatiques et solennelles, mais aussi plus faciles d'usage . Dans l'extrait 1, qui correspond aux quarante premières répliques, apparaît l'essentiel, pour ne pas dire la totalité, des différentes manœuvres employées pour éviter d'avoir à se conformer à l'étiquette.

[17] "Men vem fick kronprinssessan ett SMS ifrån, senast ?
…..SMS : sar du ?"
[18] "Jätte coolt. Tack snälla för att kronprinsessan kom. Får jag pussa dig på kinden innan du går ?"

On peut d'abord, dès les premières répliques (1, 2) remarquer l'emploi de formes impersonnelles qui ont la vertu de soulager la conversation du recours systématique et pesant à la forme faisant directement état de l'interlocuteur. Le suédois adopte facilement cette forme impersonnelle : Le «Hur är läget ?» («Comment ça va ?»), expression à ranger dans la catégorie «langue relâchée», permet d'entrée de jeu de faire l'économie du «Princesse», ou du «Son Altesse», il a également le mérite rendre le ton détendu et informel du *du*, qui existe dans le «Hur mår du ?» («Comment vas-tu ?»), plus courant dans la conversation suédoise.
On trouvera également des formes passives sans agent, bien commodes elles aussi lorsqu'il s'agit d'écarter la formule gênante : «Senast sedda film ?» («Dernier film vu ?», occurrence 18) ou «Senast köpta skiva ?» («Dernier disque acheté ?», occurrence 27).
Parfois la forme impersonnelle est possible à cause des caractéristiques de la langue même. C'est le cas de l'emploi du mode impératif dont il est bon de préciser qu'en suédois il ne connaît pas la distinction entre tutoiement ou vouvoiement. Cette absence est bien commode pour le journaliste puisqu'elle lui évite une fois de plus de faire intervenir le titre (occurrence 29):
« Jo, dra till med *Beach me boys*, eller något !» (”Cite/citez, genre *Beach me Boys*)
La formule impersonnelle ne se comprend parfois que par rapport à une somme de développements sous-entendus. En laissant l'énoncé dans l'inachevé, le journaliste se dispense d'une forme d'adresse supplémentaire. Ainsi dans l'exemple suivant (voir occurrence 7) où, inaugurant une suite d'activités de la princesse, le journaliste suggère plus qu'il n'explicite, en ayant recours à deux phrases dont la nature oscille entre l'assertif et l'interrogatif. Si on est en droit de mettre cette manœuvre sur le compte d'une langue typiquement journalistique qui affectionne, l'anacoluthe, le style télégraphique, la formule ramassée, on peut aussi penser que cette astuce de langue lui épargne une proposition qui, immanquablement, aurait contenu une forme d'adresse. On obtient donc :
«Il y a la semaine *Technologie* en Californie, la semaine *Design* au Japon… », plutôt que, par exemple :
«Comment son Altesse a-t-elle vécu la semaine *Technologie* en Californie et la semaine *Design* au Japon ?»
Plus significatives nous semblent les formes économes à l'extrême de disparition du sujet ou du verbe, voire du verbe et du sujet. Toujours pour fuir l'adresse directe, Kristian Luuk multiplie les ellipses : les occurrences 4, 7, 9, 13, 16, 18, 26, 32 témoignent de ce phénomène. Ainsi la réplique 9 qui présente, dans un premier temps, une sorte de tic de langage : la répétition de ce que vient de dire la princesse, sujet excepté, et dans un second temps, un énoncé sans sujet, ni verbe :
«Ah, encore là-bas ! Et les noces en Norvège !?».
La production linguistique par bribes est un phénomène bien connu dans la langue parlée[19] ; cependant, force est de constater qu'ici l'ellipse manifeste une forme spontanée de reculade face à l'inexorable convention linguistique, mais aussi sociale du titre.

[19] Voir, pour le français, l'ouvrage de Claire Blanche-Benveniste : *Approches de la langue parlée en français*, Ophrys, 2000

Reste enfin que, comme on le dit souvent : «Les paroles s'envolent…» et qu'à ce propos on peut relever une technique subtile ayant trait à la prononciation. En adoptant une prononciation ambiguë, on peut mettre en branle différents sens et satisfaire les différentes parties ; on aboutit alors à une forme habile du «dit sans l'avoir dit». La réplique, très rapidement prononcée (occurrence 19), qu'on peut à peu près transcrire phonétiquement par [jodɛnuaRsɛt'dɛn], peut se déchiffrer de différentes manières, chacun n'y comprenant que ce qu'il est prêt à entendre. Elle peut d'abord être reconnue comme une question/affirmation formulée à partir d'un dialecte propre à Stockholm ; nous sommes alors dans une forme de tutoiement : «Ja, du har sett den ?!» («Ah, tu l'as vu ?!») ; elle peut ensuite tout aussi bien se comprendre comme un énoncé sans sujet avec répétition du C.O.D., stylistiquement incorrect, mais acceptable dans le contexte oral: «Ja, den har sett den» («Ah bon, l'a vu ?!»). Une oreille, même bien tendue, ne s'y retrouve pas !
Le journaliste à ce moment de l'interview rappelle ces enfants des petites classes qui choisissent de marmonner un semblant de réponse, en espérant que l'instituteur se contentera d'un bafouillage.
L'ensemble de l'interview ne contient pas d'autres exemples d'une telle ambiguïté, le lieu et le contexte télévisuels ne se prêtant pas à l'à peu près phonétique, car si l'équivoque, volontaire ou involontaire, était acceptable dans un cas isolé, elle ne pouvait tenir lieu de stratégie conversationnelle. La tactique de la dérobade choisie par Kristian Luuk, et que nous avons essayé de mettre au jour, montre par l'absurde l'ambiguïté de ce nouveau *tu,* mais aussi les impasses auxquels il peut dans certains cas limite mener. Les journalistes pourront-ils encore raisonnablement continuer de maintenir les apparences du naturel ? On peut prédire que le service du protocole à la cour aura bientôt à se prononcer sur cette question, d'habitude vitale pour les têtes couronnées : le *du* est-il simplement la forme d'une révolte dans la communication ou bien est-il l'expression d'une révolution linguistique ?

Bibliographie :

Ahlgren Perry, *Tilltalsordet ni. Dess semantik och andvändning i historiskt perspektiv*, Uppsala, 1978
Andersson Lars-Gunnar, *Vi säger så*, Norstedt Ordbok, Stockholm, 2000
Blanche-Benveniste Claire, *Approches de la langue parlée en français*, Ophrys, 2000
Fahlgren Mats, Två bokstäver som väcker känslor (article), *Göteborgs-Posten* du 8 janvier 2003, p.36-37
Fremer Maria,

-*Tilltal och omtal i samtal* (article**),** Språkbruk 2, 1998, p. 10-17.
-*Du som generisk referens i samtal (article)*, Svenskans beskrivning 23, p. 116-124.
Mårtensson Eva,
- *När myndigheterna blev du med oss* (article). Om informalisering av det offentliga språket. Nordlund 13. Småskrifter från institutionen för nordiska språk, Lund,1987,
- *Det nya niandet* (article), Nordlund 10, Institutionen för nordiska språk i Lund, 1986, p 35-79

Nationalencyclopedin (nº18), Bokförlaget Bra böcker AB, Höganäs, 1995
Paulston Christina Bratt, *Language universals and socio-cultural implications in deviant usage: Personal questions in Swedish* (article), Studia linguistica, Revue de linguistique générale et comparée, CWK. Gleerup- Lund, nº29, 1975
Reinhammar Maj, *Om tilltalsordet Ni* (article), Nysvenska studier. Tidskrift för svensk stil och språkforskning, Lundequistiska bokhandeln, Uppsala, 1978, p.167-197
Sandewall Erik, *Du eller Ni ?* (article), Lite Nytt, Université de Linköping, mars 1999 (sur site Internet)
Sveriges Riksdag, **Språkspalt** *Du och andra fula ord* Information & press, éditorial daté du 12 décembre 2002, sur site Internet : www2.riksdagen.se

Programmes télévisés :
-*Sen kväll med Luuk*, TV4, Production EFTI, Stockholm, novembre 2001
-*Värsta språket*, Sveriges Television, Stockholm, 18 février 2003